

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien*

**ABONNEMENT :**

UN AN - - - - - \$2.00  
SIX MOIS - - - - - 1.00  
Strictement payable d'avance.

**REDACTION et ADMINISTRATION**

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
TEL. BELL, MAIN 999

**A L'ETRANGER :**

Un an - - - - - Quinze francs  
Six mois - - - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.

## Sommaire

- Nuit de Noël au village (*poésie*),  
*Mme Duval-Thibault*
- L'An Meilleur (*poésie*).....*Albert Lozeau*
- Fleur de Cloître.....*Françoise*
- Souvenir .....*L. O. David*
- L'arbuste (*poésie*)..... *Marie Beaupré*
- La Paix et le Bonheur.....*Alph. Gagnon*
- Désillusion.....*Suzanne de Margueron*
- Décembre.....*Margot*
- La Noël de Carmen Sylva..... *Carmen Sylva*
- Pensées de Décembre.....*Fred Gélinas*
- Page des Enfants.....*Tante Ninette*
- Par le droit chemin (*feuilleton*).....*Henri Ardel*

# MADAME

Pour vos petits diners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

**Hormisdas A. Giguère**

34, 36, 38, 40

Marché Bonsecours

MONTREAL

Tél Bell, Main 2479.

**QUERY FRÈRES Photographes**

1854 Rue Ste-Catherine, Montréal

**EDMOND GIROUX, Jr.**

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité: Ordonnances des Médecins.

**Fleurs Fraîches!**

Reçues tous les jours chez

**ED. LAFOND**

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

**Montres et Bijoux**

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse.

**N. BEAUDRY & FILS**

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montréal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie

Demandez un échantillon.

TEL. BELL, MAIN 2106.



**DENTISTES...**

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 Rue St Denis Montréal

Tél, Bell Est 1744

# Elixir Todo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE:—Neurasthénie arémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

**Dosage.**—Chaque cuillerée à soupe contient: 0.25 centigrammes de glycerophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

**Mode d'emploi.**—Adultes une cuillerée à soupe aux repas; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul *Depositaire* **PHARMACIE GAGNER** Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis MONTREAL

**Librairie Beauchemin**

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V. 27e édition. 1 vol. in-12 ..... 0.88  
 LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 ..... 0.88  
 L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 ..... 0.88  
 INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 ..... 0.88  
 LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 ..... 0.88  
 EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzon). 1 vol. in-12, illustré. 0.88  
 HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12 ..... 0.88

**Librairie Beauchemin**

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.

**POUR BIEN RECEVOIR**

Vos amis, ayez toujours les

**Vins Porto & Madère**

—DE—

**BLANDY FRERES.**

Seuls agents à Montréal;

**LAPORTE, MARTIN & CIE.**

**BYRRH**

Vin Tonique et Apéritif

Le meilleur et le plus ancien des apéritifs et toniques à base de Vins Généreux et de Quinquina.

Chez les Marchands de Vins et Pharmaciens.

HUDON, HEBERT & CIE, Montreal, Agts.



SPECIALISTE

**BEAUMIER**

Médecin et Opticien

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

Examen GRATIS des Yeux

1824 Ste-Catherine

Coin Ave Hotel-de-Ville Montréal.



Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable

**VIGUEUR. SANTÉ. BEAUTÉ. LONGÉVITÉ. VOILA CE QUE DONNE A TOUS LES**

**DRAGEES RECONSTITUANTES LACHANCE**

LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES RECONSTITUANTS; SE TROUVENT DANS TOUTES LES PHARMACIES. EXPÉDIES FRANCO PAR MAILE. DÉPOSITAIRE PHCIE LACHANCE. PRIX 50 CENTS MONTREAL.

**CAPSULES GRESOBENE**

**CONSOMPTION**  
 On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules GRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige.

prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY Ph<sup>cen</sup> 1688 St<sup>e</sup> Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies. 50¢ le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS. sur demande un livret

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

## ABONNEMENT :

UN AN - - - - \$2.00  
 SIX MOIS - - - - 1.00  
 Strictement payable d'avance.

## REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
 TEL. BELL MAIN 999

## A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze franc  
 Six mois - - - - - 7 frs  
 Strictement payable d'avance.



MME DUVAL-THIBAUT

## Nuit de Noël au Village

*La neige est sur la terre et l'étoile au ciel bleu.  
 Partez pieux enfants de nos vieilles campagnes,  
 Avec vos fils nombreux et vos chères compagnes ;  
 Sur les chemins durcis, marchez vers le Saint-lieu.*

*Le Saint-lieu tout brillant d'une lumière vive,  
 Où des cierges l'odeur se mêle dans les airs  
 A l'arôme âcre et sain des jeunes sapins verts,  
 Frais décors de la crèche et touchante et naïve.*

*Sans craindre de la nuit et du froid les dangers ;  
 Malgré le vent du nord qui soulève la neige.  
 Plein de foi, plein d'ardeur, allez joyeux cortège,  
 Comme à la voix de l'ange autrefois les bergers.*

*Ah ! puissiez-vous garder ce bonheur qu'on envie,  
 Cette paix que jamais le monde ne donna,  
 Car bien des exilés, que le sort entraîna  
 Loin de vous, donneraient la moitié de leur vie*

*Pour marcher dans la nuit sur ces chemins neigeux,  
 Entourés comme vous de leur famille entière ;  
 Pour s'unir devant Dieu dans la même prière,  
 Et trouver dans ce monde un avant-goût du ciel.*

MADAME DUVAL-THIBAUT.

Fall-River.



ALBERT LOZEAU

## L'An Meilleur

*A chaque fois que l'an nouveau m'apparaissait,  
 Une soudaine peur m'entraînait au fond de l'âme,  
 Comme l'acier hardi d'une incisive lame ;  
 Et, sans savoir, mon cœur de crainte se blessait.*

*C'est que le souvenir implacable me hante  
 Persistant et plus fort que la réalité ;  
 Et que je suis d'un mal étrange tourmenté,  
 Oubliant deux beaux jours pour une heure méchante.*

*Aniourd'hui, je suis moins tremblant. J'espère un  
 peu.*

*Du fond de l'ombre épaisse une aurore s'annonce ;  
 Et comme la nuit a le soleil pour réponse,  
 La nuit de tout mon cœur, enfin croit au ciel bleu !*

*Je pleure !... Ah ! c'est un miel si doux que l'es-  
 pérance !*

*Comme l'an qui l'apporte est de tous le meilleur !  
 Le plus vrai des bonheurs, c'est de croire au bonheur ;  
 Et quand le mal nous vient, hélas ! c'est qu'on y  
 pense !*

ALBERT LOZEAU.

(Montréal)

# FLEUR DU CLOITRE



FRANÇOISE

J'E l'ai connue dans le repos d'une longue convalescence, après une douloureuse et grave maladie. Et elle est restée dans mon souvenir comme un de ces rayons que l'âme emprisonne et détient à jamais.

C'était au printemps de 1901. Les médecins, jugeant mes poumons encore trop affaiblis pour leur permettre de respirer les brises fraîches et salines de la mer, ordonnèrent le calme le plus complet, dans une atmosphère à la fois tranquille et tiède.

Rien ne pouvait donc mieux convenir que l'hospitalité qui m'était offerte, à Détroit, au couvent des Dames du Sacré-Cœur de Grosse-Pointe. Les jours ensoleillés que j'ai passés dans cette gracieuse retraite, sur les bords merveilleux du grand lac Sainte-Claire, ont marqué, dans ma vie, une époque charmante dont l'évocation me sera toujours chère.

J'avais, pour compagne de mes belles flâneries, une jeune religieuse professe qu'une faiblesse extrême empêchait de suivre les exercices réguliers de la communauté. Sa vie s'en allait goutte à goutte, sans que les ressources de l'art et celles de soins tendres et délicats pussent, en aucune chose, entraver les progrès de ce mal lent et invisible qui la conduisait au tombeau.

Naguère encore, elle était robuste et forte. Mais un jour qu'elle était préposée au téléphone pour recevoir les commissions envoyées à la maison, il parvint de la ville où il était arrivé, un cablegramme annonçant le décès subit de son père.

Docile, elle alla répéter le message que, sans le connaître, la brutalité d'un hasard lui avait révélé, puis, sa tâche accomplie, elle s'évanouit aux pieds de la Supérieure.

C'est depuis cette heure que la sève vigoureuse ne coulait plus dans ses veines, et qu'elle s'en allait mystérieusement vers cette contrée indécouverte, dont parle Shakespeare, d'où nul voyageur n'est encore de retour.

Souriante et résignée, elle se rendait à la mort comme on va au sommeil. Sa gaieté, calme et douce, ne laissait aucun doute sur la sérénité de son esprit. C'était une âme prédestinée qu'aucune attache terrestre ne retenait à ce monde.

Ce fut sur les rives du lac, tan t is que les eaux paresseuses murmuraient leur léger clapotis, que nous fîmes ample connaissance. D'abord, elle m'adressa la parole en anglais, mais sa prononciation défectueuse m'indiqua promptement que ce n'était pas là sa langue maternelle.

— Parlons français, lui dis-je. N'est-ce pas que, toutes deux, nous nous en trouverons mieux.

— Ah ! oui, répondit elle joyeusement. Il y a si longtemps que je n'ai parlé le français, depuis que j'ai quitté mon pays.

— Vous êtes Française, alors ?

— Non, Belge.

— Faisons donc du béguinage, dis-je en riant. Je connais la Belgique et je garde de ma visite chez vous la plus agréable impression.

— Quel bonheur ! fit-elle rayonnante. Vous avez visité Bruxelles ?

— Et la cathédrale de Sainte-Gudule

— Le Parc ?

— Ainsi que l'Allée Verte.

— Ah ! répartit-elle avec fierté, Bruxelles est un petit Paris. Vous avez vu notre Hôtel-de-Ville ?

— Sans oublier le *Manneken*, risquai-je, en reluquant, du coin de l'œil, sur son visage, l'effet de mon impertinence.

— Ah ! le *Manneken*, s'écria-t-elle, en frappant des mains avec un rire d'enfant, il y a dix ans que je n'en ai entendu prononcer le nom !

Nous fîmes, après cela, d'excellentes amies.

J'écoutai le roman de cette vie si simple, si transparente, au travers de laquelle n'avaient passé que des ailes d'anges.

Toutè jeune encore, elle avait perdu sa mère ; son enfance et sa jeunesse s'étaient écoulées au couvent du Sacré-Cœur, de Jette Saint-Pierre situé aux alentours de Bruxelles.

C'est dans ce pensionnat que la princesse Clémentine, venait de temps en temps, en visite, aux jours de grand congé. Les élèves qui avaient été sages, oh ! bien sages, obtenaient l'insigne récompense de déjeuner avec la fille du roi de Belgique.

Figurez-vous même que la princesse, une fois, lui avait dit :

— Mais vous ne mangez pas, mademoiselle ?

Et un autre jour :

— Vous êtes donc la plus sage du couvent !

C'était, de toute sa vie, les souvenirs les plus troublants.

Dès sa sortie du Sacré-Cœur, elle avait annoncé à son père sa décision irrévocable de se consacrer à Dieu, et, héroïquement, il avait fait le sacrifice de la mieux aimée de tous ses enfants. Après ses années de noviciat, elle fut envoyée aux Etats-Unis, dans différentes maison de son ordre.

— Je ne savais pas un mot d'anglais alors, ajouta-t-elle ; toutes les prières, toutes les prédications se faisaient en cette langue, et mon ignorance a dû causer bien des ennuis à mes supérieures.

— Il me semble, fis-je étonnée, que c'est encore vous qui en avez eu le plus à souffrir.

— Ah ! non, dit-elle simplement, c'étaient des occasions de mérites... j'en étais trop heureuse.

Je l'écoutais tout attendrie.

Elle aimait à me causer de sa famille, de ses frères et de ses sœurs, de leurs querelles d'enfants et de leurs accommodements. Peut-être ne savais-je pas qu'elle était très méchante quand elle était petite. Un jour qu'on lui

avait commandé d'embrasser sa sœur qui avait cassé sa poupée, au lieu d'obéir, elle lui avait craché à la figure. Ce qui, elle se hâtait de l'ajouter, ne les avait pas empêchées de s'aimer tendrement dans la suite.

Cette sœur s'était mariée avant son entrée en religion, et elle habitait l'Algérie où son mari tenait un grand comptoir.

— Comment, ajoutait la petite religieuse, avait-elle pu quitter ainsi sa famille et son pays ?

— Et vous, retorquai je, n'en avez-vous pas fait davantage ?

— Moi, dit-elle, ce n'était pas la même chose : c'était pour l'amour de Dieu.

Elle ignorait, d'un autre amour, la douceur et la force, les ivresses et les tourments. Je restai muette, ne voulant pas rider, même d'un souffle, la surface de cette âme si pure et si limpide.

Son esprit était large, puissamment éclairé ; la droiture naturelle de son caractère lui donnait sur les choses un jugement sûr et toujours juste. Peu de lectures, mais son intelligence s'étant promptement assimilée les livres sains dont elle s'était nourrie, lui permettait les discussions agréables autant qu'intéressantes.

Sans aucune expérience, elle avait la prescience qui en tient souvent lieu, tandis que sa charité absolue ne voulait reconnaître le mal que lorsqu'on le lui avait prouvé jusque dans l'intention.

Une après-midi que nous regardions les bateaux à vapeur, sillonnant en tous sens les eaux du lac, elle me raconta une sombre tragédie qui venait d'avoir lieu, et dans laquelle, une jeune femme, dont l'extérieur et les manières décelaient une personne du meilleur monde, avait cherché la mort en se précipitant du haut de l'un de ces bateaux, dans les flots.

— A-t-on su, demandai-je, le motif de son acte désespéré ?

— Non, mais elle était sans doute très malheureuse. J'ai prié pour elle le Dieu de la miséricorde et du pardon.

Combien qui ne voient dans l'Être Suprême qu'un Dieu vengeur et implacable !

Une fois que la température était lourde, énervante, que l'orage grondait sourdement au fond de l'horizon,

elle m'avoua qu'il était un jour dans l'année qu'elle n'avait jamais pu voir arriver sans éprouver un serrement de cœur, sans qu'il renouvelât tous ses sacrifices. Ce jour c'était le premier de l'An.

Et ses mains, ses pauvres mains exsangues, avaient, en me parlant, un geste las que je revois encore

— Heureusement, fit-elle, en reprenant le sourire si bon qui errait souvent sur ses lèvres, c'est là-haut, que je les verrai maintenant, mes premiers Jours de l'An...

Il y avait, en arrière du couvent, un petit bosquet, que, dans l'intention de lui faire plaisir, j'avais nommé : le bois de la Cambre. C'est, sous ces ombrages frais, que nous cherchions refuge à l'heure du midi, quand le soleil miroitant sur les eaux du lac, réfléchissait des rayons aveuglants et trop chauds.

La conversation, un jour, vint à rouler, je ne sais trop comment, sur les airs nationaux propres à chaque pays.

— Nous avons pour le Canada : *Vive la Canadienne*, fis-je ; pour la France, *La Marseillaise* ; l'Angleterre, *Dieu sauve le Roi* ; la Belgique... tiens, je ne sais pas le chant belge.

— C'est *La Brabançonne*, fit-elle, la jolie et brave *Brabançonne* !

Je confessai que j'en avais ignoré jusqu'au nom.

— Vraiment ! écoutez bien alors, je vais vous la chanter.

Et elle entonna l'hymne national belge, si cher au cœur du vieux Brabant.

Sa voix faible et cristalline en attaquait allègrement les premières notes.

Je la regardai et vis passer dans ses yeux, ces yeux qui avaient pris l'oubli de la terre en regardant le ciel, une flamme nouvelle que je n'y avais point encore découverte.

Sa voix monta, monta toujours, perçant l'épais dôme de verdure, vibrante maintenant comme un airain qu'on sonne, triomphante comme un cri de victoire.

Là-bas, là-bas, dans cette terre bénie qui a gardé le souvenir de Clovis, de Charlemagne et de ses preux, des morts aimés durent ouïr les échos de ces accents, célébrant, sur la terre d'exil, les gloires de la patrie absente,

évoquant les ombres chères qu'on y avait laissées...

Puis, soudain, le chant faiblit dans un perceptible tremolo, et, la dernière strophe n'était pas terminée que la frêle voix vibra lamentablement avec les sonorités tristes d'un cristal qui se brise...

L'œil encore cherchait la voûte bleue, mais une larme embuait le regard.

Ce fut la première et dernière défaillance de la petite religieuse belge...

\* \* \*

Elle s'est éteinte comme elle avait vécu, douce, pieuse et résignée. Son âme virginale a pris, au matin, son envol vers la patrie céleste, et j'y sois, aujourd'hui que revient l'époque des vœux et des souhaits, pour demander sa vertu de soumission en faveur de ceux qui n'aiment plus les Jours de l'An...

FRANÇOISE.

Rien de plus beau, rien de plus rare que la simplicité. Être simple, c'est être vrai. Y.

Nous recommandons à nos lecteurs, et plus particulièrement à nos lectrices, de lire, dans une autre colonne, les avantages offerts par la Société d'Administration Générale à ses sociétaires. Depuis des années, nous assistons à des ruines dont les victimes sont presque toujours des femmes et des enfants ; leur incompetence et leur ignorance en affaires leur préparent trop souvent ce triste sort. Une œuvre de protection s'imposait donc et la Société d'Administration Générale l'a accomplie. Elle se charge de la gestion des successions ou autres biens qui lui sont confiés ; elle s'occupe des locations, collecte les loyers, place les fonds de ses sociétaires de la manière la plus avantageuse possible, négocie les prêts sur hypothèques, enfin peut rendre les plus grands services aux personnes que la maladie, l'absence ou l'incompétence ne permettent pas de s'occuper de leurs propres intérêts. La composition du Bureau de Direction dont les noms sont donnés plus loin, justifie pleinement toute la confiance que nous pouvons avoir en cette remarquable société. Et c'est très sincèrement que nous la recommandons, car nous sommes convaincu qu'il y a là une grande œuvre à accomplir, et que le public bénéficiera des bienfaits que la Société d'Administration Générale est appelée à faire parmi nous.

# SOUVENIR

Ma chère Françoise,

Vous me demandez un mot, quelques lignes pour votre aimable journal.



M. LE SÉNATEUR DAVID

Comment vous refuser ce petit service, cette obole littéraire ? Qui n'a pas de sympathie pour la femme de lettres qui poursuit avec tant de talent et d'énergie une œuvre si honorable pour

le journalisme canadien ?

Mais que faire ? Comment répondre dignement à votre touchant appel ?

J'avais songé à détacher de mes cahiers de notes et souvenirs, deux pages, l'une sérieuse, triste même, l'autre plus gaie, plus légère, et à vous laisser choisir celle qui vous conviendrait. Mais la paresse m'a décidé à faire le choix moi-même et à vous envoyer celle qui exigeait de ma part moins de travail : la dernière.

Cette page évoque le souvenir d'un homme dont le nom et les œuvres sont bien connus dans le monde des lettres.

Il s'agit de Faucher de Saint-Maurice.

On ne peut prononcer son nom sans éveiller parmi ceux qui l'ont connu et aimé tout un monde de souvenirs joyeux, d'aventure, réjouissantes. C'était un type à part par le brio de son esprit, par l'originalité de son caractère et les péripéties de son existence. Il appartenait à cette catégorie d'hommes étranges qui semblent organisés pour ne voir dans la vie que le côté pittoresque et joyeux, pour se réjouir et amuser leurs contemporains.

Venus comme par hasard, par accident, dans un monde absorbé par le souci des choses pratiques, ils semblent déplacés, dépaysés, et se vengent des tristes réalités de la vie en les narguant, en se nourrissant de chimères, d'illusions.

Pourtant Faucher était sérieux à ses heures, le fonds religieux et patri-

otique de sa nature se manifestait par des conversations et des écrits qui dénotaient des connaissances variées et une intelligence d'élite. Il a même été député et orateur de l'Assemblée Législative à Québec, et il s'est acquitté convenablement des devoirs que ces positions élevées lui imposaient. Mais sa nature de bohème, et son caractère fantasque reprenaient vite le dessus et le jetaient dans les situations les plus critiques. Cet homme d'esprit avait une manie, la manie des grandeurs, la passion des honneurs, des décorations et un désir insatiable de se singulariser, qui lui a fait perdre une partie de sa vie à mystifier ses contemporains.

Oui, il fut un grand mystificateur, mais le plus aimable, le plus charmant des mystificateurs.

A l'âge de vingt ans, il était allé au Mexique, s'était engagé dans l'armée de Maximilien, y avait conquis les épaulettes de capitaine, et en avait rapporté des médailles plus ou moins authentiques.

Il adorait les médailles, et comme il entretenait une correspondance avec toutes les puissances du monde, il en obtenait beaucoup, ce qui ne l'empêchait pas de s'en faire fabriquer au besoin.

Mais la décoration qu'il affectionnait surtout et qu'il portait si fièrement était la rosette de la Légion d'Honneur. Ah ! celle-là, malheur à qui aurait osé y toucher !

Personne n'aimait plus la France que lui, personne n'en parlait avec une admiration, une émotion plus sincère.

Lorsqu'un vaisseau français entrait dans le port de Québec, il était le premier à le saluer, à faire la connaissance du capitaine et des officiers qui l'aimaient du premier coup à cause de son esprit si français et de son cœur si généreux. Il s'installait à bord du vaisseau et on aurait bien-tôt cru qu'il en était le capitaine à la manière dont il se comportait envers les visiteurs.

Il n'avait rien à lui, il eut volontiers

donné sa chemise à qui l'aurait demandée mais aussi, le bien de ses amis était son propre bien. Un jour, il arrive à Montréal et s'installe chez son ami DeCelles qui était alors rédacteur de la *Minerve*, et tenait chambre sur la rue Saint-Jacques.

Qui n'a pas connu la chambre de DeCelles ? Elle a servi de refuge à nombre de naufragés, d'amis en détresse.

Donc Faucher s'y était installé. Ayant appris, dans le cours de la journée, qu'il y avait bal, le soir, dans une des principales familles de Montréal, il voulut s'y faire inviter à tout prix et réussit.

Mais une fois l'invitation reçue, il songea qu'il n'avait pas l'habit de soirée absolument requis, et il devint perplexe. Soudain, en jetant les yeux sur le garde-robe de DeCelles, il aperçut tout ce qui lui manquait. Son parti fut vite pris, il s'empara de ce qu'il lui fallait, et alla se promener en attendant l'heure du bal.

DeCelles avait été invité à cette soirée. On peut juger de son désappointement, lorsqu'il arriva à sa chambre pour s'habiller. Il pensa bien que Faucher était le coupable, et il en prit philosophiquement son parti.

A trois heures du matin, Faucher arriva et se jeta dans les bras de DeCelles endormi, en le remerciant de lui avoir procuré le bonheur d'assister à une si charmante soirée.

—Mais j'aurais bien aimé moi aussi avoir ce plaisir, dit DeCelles, car j'étais invité...

—Bah ! tu ne te serais pas amusé comme moi, mon cher, et ton habit sur toi n'aurait pas produit le même effet... Regarde-moi donc... n'est-ce pas qu'il me va comme un gant...

DeCelles regarda et aperçut dans les manches de son habit, près des épaules, deux trous béants.

—Oui, regarde à ton tour dans quel état tu me rapportes mon habit... Tiens, laisse-moi dormir et couche-toi toi-même.

Il offrait à dîner à tous ceux qu'il rencontrait et mettait sa

femme au désespoir. Un jour, il rencontre DeCelles à Québec, il lui saisit les deux mains et lui dit :

—Tu arrives bien, je m'en allais à bord de la frégate chercher deux officiers français que j'ai invités à dîner.

DeCelles qui connaissait ses imprudences, lui demanda si sa femme était prévenue.

—Bah! répondit Faucher, elle se tirera bien d'affaire, je vais acheter une bouteille de vin en passant.

DeCelles, inquiet, aurait bien voulu s'échapper, mais Faucher ne l'aurait jamais lâché.

Ils se rendent à bord et reviennent avec les deux officiers chez Faucher. Madame Faucher faillit se trouver mal lorsqu'elle apprit que ces messieurs venaient dîner, elle n'avait rien, absolument rien à leur donner.

—Très bien, messieurs, dit Faucher, en s'adressant aux deux officiers, vous ne perdrez rien au change, allons dîner au restaurant.

DeCelles pâlisait et se demandait comment cette aventure allait finir. Faucher le prend à l'écart et lui dit :

—Vite, vite, mon cher, prête-moi \$10, sinon, tu le vois, je suis perdu.

Le bon DeCelles s'exécuta.

—Prêter à Faucher, en pareil cas, dit-il, voulait dire donner, mais je ne regrettais pas mon argent, car jamais dîner ne fut plus gai, plus amusant. Faucher se surpassa; les officiers français étaient en admiration devant sa façon d'interagir et spirituelle.

Mais je n'entreprendrai pas de raconter toutes ses aventures, ses duels et ses originalités, ce serait trop long, et il appartiendrait à Fréchette ou à Charles Langelier d'en faire le récit. Je veux seulement dire un mot de ce qui m'est personnel.

En 1888, nous fûmes chargés, par la Chambre, Faucher et moi, de représenter la province de Québec à la grande convention canadienne-française de Nashua. Faucher était en extase.

—Te rends-tu compte, dit-il, de l'honneur que l'on nous fait en nous choisissant pour représenter la province de Québec à l'étranger? Nous sommes de véritables ambassa-

deurs... tu n'as pas l'air de réaliser l'importance de notre mission.

Nous avons reçu chacun \$250 pour notre voyage. Le veille de notre départ, il vint me trouver et me dit :

—Mon cher, je ne puis partir si tu ne me prêtes pas \$50...

—Mais qu'as-tu fait, lui dis-je de tes \$250?

—Demande-le à mes créanciers qui me poursuivent partout depuis quelques jours comme des loups affamés... et puis, il me fallait bien m'habiller d'une manière digne de la grande mission qui nous a été confiée.

Je lui prêtai les \$50, et nous partîmes.

Jamais homme ne fut plus heureux, plus gai, plus spirituel durant le voyage, mais en arrivant à Nashua, il fut un peu désappointé, il croyait que toute la ville serait sur pied pour saluer les ambassadeurs de la province de Québec. L'hôtel lui paraît aussi peu digne de si grands personnages, il fallut lui faire comprendre que nous n'étions ni à New-York ni à Boston. Il finit par reprendre sa belle humeur et ses airs de grand seigneur d'Espagne, s'appliqua pendant trois jours à éblouir la population de Nashua et à concilier autant que possible sa dignité d'ambassadeur avec ses instincts de bohème. Il était superbe, lorsque nous sortions dans les rues de Nashua, personne ne saluait avec plus de majesté, et il me disait à tout instant :

—N'oublie pas que nous sommes des ambassadeurs.

Une grande démonstration eut lieu dans le parc principal de Nashua.

On nous y conduisit dans un magnifique carrosse à deux chevaux. Lorsque nous arrivâmes dans le parc, Faucher tout à coup tressaillit et me saisissant le bras, me dit :

—Vite, vite, lève-toi... entends-tu le canon? C'est nous qu'on salue... vingt-et-un coups de canon pour nous!...

Et se dressant de toute sa hauteur et même davantage, il saluait la foule qui l'acclamait.

J'avais l'air de son secrétaire.

Que d'incidents joyeux je pourrais rapporter! Mais ce serait trop long.

La veille de notre départ, il me dit, l'air un peu triste :

—Mon cher, notre mission achevée, dans quelques jours nous serons redevenus des mortels ordinaires, je veux que nous jouissions de nos derniers moments de grandeur en allant prendre un dîner à Boston. J'acceptai non pas dans une certaine inquiétude, et nous partîmes pour Boston. Il me conduisit à un restaurant français de premier ordre. Lorsque le gérant et les garçons du restaurant le virent entrer dans tout l'éclat de sa splendeur, avec la rosette de la Légion d'Honneur à sa boutonnière, ils s'empressèrent autour de lui pour le servir.

—Je désire, dit-il, en s'adressant au propriétaire ou au gérant, dîner ici avec Son Excellence.

Je regardai effaré autour de moi pour voir de qui il pouvait bien parler. Mais il me lança un regard qui me figea.

Deux garçons nous conduisirent dans une des pièces du restaurant, et Faucher dit en s'asseyant :

—Excellence, voici le menu, choisissez...

Et continuant de parler pendant que je parcourais la carte du menu, il dit :

—J'ai eu le bonheur de rencontrer, lorsque je suis sorti seul, ce matin, dans Boston, le général X... que j'avais connu dans la guerre du Mexique. Il se jeta dans mes bras et me dit :

—Mon cher ami, je ne puis oublier que je vous dois la vie. Sans le fameux coup d'épée qui me délivra d'un diable de Mexicain, j'étais un homme mort.....

Et Faucher se mit à raconter la bataille où cet incident mémorable avait eu lieu.

Les garçons, ébahis, l'écoutaient avec admiration et semblaient cloués sur place.

—Eh bien! que faites-vous donc, leur dit Faucher... exécutez donc l'ordre de Son Excellence.

—Pardon, Excellence, dit l'un des garçons, mais c'était si intéressant!...

—C'est vrai, dit Faucher, allez. Lorsque les garçons furent partis, je lui dis en riant :

—Dis-moi donc, pourquoi me traites-tu d'Excellence? Pourquoi tout ce faste?

—Pourquoi? Parce que je veux qu'une fois dans ta vie tu sois traité comme tu le mérites... Seulement tu aurais pu me rendre le change... Le garçon a eu plus d'esprit que toi, il m'a appelé Excellence...

—Mais, si moi qui parais être ton secrétaire, j'ai droit au titre d'Excellence, quel titre faudrait-il te donner?

—Appelle-moi, marquis, duc, prince, c'est bien facile.

—Ah! par exemple, c'est trop fort, lui dis-je, je ne puis aller jusque là.

Les garçons arrivèrent chargés de plats.

Faucher paraissant continuer un récit commencé, dit :

—Le général X... me dit en me quittant :

"Prince, j'espère que j'aurai le plaisir de vous voir bien tôt à Paris."

En entendant le mot "Prince", les garçons faillirent échapper leurs plats, et moi j'eus toutes les peines du monde à m'empêcher d'éclater de rire.

Faucher ne riait pas, lui, il continua de parler de la guerre du Mexique, du rôle brillant qu'il y avait joué, des grands personnages qu'il avait connus, etc., etc.

Lorsque nous quittâmes le restaurant après avoir bien dîné, tous les garçons du restaurant étaient accourus pour voir le prince et Son Excellence et nous saluer avec une admiration sincère.

Quand nous fûmes seuls, je demandai à Faucher quel plaisir il avait eu à mystifier de cette façon les garçons du restaurant.

—Le plus grand plaisir du monde, répondit Faucher, j'étais heureux pour toi et pour moi de leur ébahissement, de leur admiration...

Je n'ai jamais compris et su comment et quand il avait payé ce fameux dîner, dont le souvenir me fait souvent rire, seul.

Un an plus tard, je rencontrai Faucher à Québec, il me rendit mes \$50, et il m'invita à déjeuner. Naturellement il parla longuement de

notre mission à Nashua, et termina son récit en me disant :

—Maintenant, mon cher, tu ne saurais t'imaginer ce qui m'est arrivé dans cette ville de Nashua où nous avons joué le rôle d'ambassadeurs, où nous avons été salués par vingt-et-un coups de canon...

Eh bien! je retournai six mois après à Nashua, et après avoir revu avec émotion les lieux témoins de notre grandeur, je me rendis à la gare. J'étais sur la plateforme du chemin de fer, attendant le train, lorsqu'un individu qui venait d'arriver sur une voiture à bagage, me dit avec un aplomb qui me magnétisa :

—Boss, ayez donc soin de mes chevaux, un instant.

Je pris machinalement les rênes qu'il me mit dans les mains, et j'attendis philosophiquement qu'il revint.

A son retour, il me remercia, et m'offrit une pièce de dix cents que j'acceptai afin de rendre plus complet le témoignage de ma déchéance... Je pris le train en songeant amèrement à l'inconstance de la fortune, à la vanité des choses humaines.

Pauvre Faucher! Il est disparu comme bien d'autres, mais ses nombreux amis ne l'ont pas oublié, ils parlent souvent de son grand cœur, de son esprit gaulois, de son amusante et inoffensive manie.

On ne pouvait le connaître sans l'aimer.

L. O. DAVID.

Noël avec des cloches sonne le ralliement ; ne touchons pas à Noël !

Le temps se charge, hélas ! de faire les réveillons plus tristes et moins "nombreux" d'année en année ! Jusqu'au jour où les cloches se seront tuées, après avoir sonné une dernière fois.

JULES CLARETIE.

Noël scelle d'une pensée pieuse l'année qui fuit : le Jour de l'An fête d'une pensée joyeuse celle qui commence.

GUY DELAFOREST.

Faites cadeau d'un des splendides chapeaux de Mille-Fleurs, 1554 rue Ste-Catherine.



MARIE BEAUPRÉ

## L'arbuste

(Traduit de l'Italien)

L'arbuste, sur la roche altièrè,  
Tend vers l'océan ses rameaux.  
Il voit resplendir la lumière,  
Il entend susurrer les eaux.

La nuit, il regarde dans l'ombre,  
Mille cœurs palpiter aux cieus.....  
Il sent dans l'air capricieux  
Des parfums étranges, sans nombre.

Alors il voudrait s'envoler  
Se perdre en l'azur plein de joie,  
Derrière ce ciel qui flamboie  
Ou ce flot qui semble appeler.

Mais les racines sont profondes,  
Hélas ! et le roc est trop fort :  
L'arbuste doit, jusqu'à la mort,  
Voir de loin les cieus et les ondes.

(Texte original)

L'ARBUSTO

Un arbusto si protende  
dalla roccia alta sul mare ;  
vede un solco che risplende,  
ode l'onda susurrare.

Vede a notte il firmamento  
palpitar di mille cuori,  
e nel brivido del vento  
sente mille strani odori.

E vorrebbe volar via  
per svanire ne l'azzurro,  
dietro la fiammante scia,  
dietro il magico susurro.

Ma la roccia è troppo forte,  
le radici troppo fonde,  
e l'arbusto fino a morte  
vedrà lungi cielo ed onde.

Cette pensée mélancolique et profonde, écrite en vers italiens de la suave simplicité, m'a paru d'un char-

me irrésistible, c'est pourquoi j'ai essayé de la traduire.

Malheureusement, il m'a fallu renoncer à rendre les harmonies berceuses de l'idiome original, et par respect pour l'exactitude, sacrifier même un peu la grâce de notre langue qui a bien, elle aussi, ses petites ressources.

Encore, malgré toute cette abnégation, dois-je reconnaître la vérité du proverbe italien : *Tradottore, traditore.* (Traducteur, traître.)

Mais n'est-ce pas que voilà un arbuste bien humain, et qui rêve bien comme nous ? N'est-il pas de tous les pays, quoique poussé sur la rive italienne ?

Quel est le poète qui l'a conçu ainsi ? Mystère.

A coup sûr un doux assoiffé d'idéal, triste de ne pouvoir s'envoler, lui aussi, "volar via" .. derrière la voûte céleste irradiée, ou derrière l'azur de la mer aux voix charmeuses. "Volar via !" Éternelle aspiration de l'âme qui s'arrête et contemple.

L'ivresse de partir, de s'élaner, de fendre l'espace, d'aller voir plus loin, plus haut, plus profond ! Qui donc ne l'a ressentie à ses heures, en un "coup de douleur et de joie", comme dit M. de Voguë. L'attrait des voyages n'est pas autre chose, hélas ! et lorsque une fois on a fait le tour de la terre, on rêve de reprendre le train, le paquebot, d'aller ressaisir les beautés, les impressions qui ont échappé, de pénétrer davantage l'inconnu.

Ceux qui ont tout vu, eh bien, ils veulent aller dans les étoiles. Il faudrait ne pas croire au Paradis pour s'imaginer que les étoiles ou quelque chose de créé puisse arrêter nos désirs.

"Volar via"... "volar via", c'est la destinée de l'homme.

MARIE BEAUPRÉ.

Noël ! cri de joie et de triomphe plus vieux qu'on ne pense ; celui du premier homme qui comprit que le soleil, après une longue décadence, reprenait des forces pour vivifier le monde.

UN PHILOSOPHE.

## LA PAIX ! LE BONHEUR !

"GLOIRE à Dieu au plus haut des cieus et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté", chantaient les anges dans la nuit à jamais mémorable de la naissance du Sauveur.

La paix ! le bonheur ! c'est ce que nous désirons tous, ce qui fait l'objet constant de nos préoccupations. Et pourtant le monde est rempli de gens qui se plaignent de la destinée, qui envient le sort de leurs voisins, sans soupçonner que ces chers voisins ont peut-être encore l'âme plus en peine qu'eux-mêmes. Ils oublient ou ils ne savent pas ce qu'Horace disait déjà de son temps que les désagréments et les malheurs auxquels nous sommes soumis sont pour nous plus faciles à supporter que ne le seraient ceux de toute autre personne avec laquelle nous changerions de destinée.

Pris en masse, il n'y a pas le nier, les hommes sont plus inquiets, plus tourmentés, plus malheureux, oui, p'us malheureux aujourd'hui qu'autrefois, malgré le progrès de la civilisation et les nombreuses inventions modernes destinées à accroître notre bien-être. On ne prend plus le temps de jouir de la vie. Que de choses, d'ailleurs, il nous faut maintenant pour nous contenter ! Nos besoins semblent se multiplier à raison de la facilité toujours plus grande de les satisfaire. Eh ! mon Dieu ! avouons donc qu'une de nos erreurs les plus fréquentes est de chercher bonheur là où il n'est pas ; nous nous trompons sur la nature de ce bien précieux et sur les moyens à employer pour le posséder.

"Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté." La bonne volonté, la générosité dans l'accomplissement de tous nos devoirs envers Dieu, envers nos semblables, la bonne gouverne de soi-même, composent les éléments sans lesquels nul bonheur véritable n'est possible. Vieilles vérités, me direz-vous ; oui, mais aussi nécessaires encore aujourd'hui que le pain qui nous nourrit, et qui, depuis des milliers d'années, provient du même blé semé de la même manière. Le bon emploi du temps, l'abnégation, le sacri-

fice s'il le faut voilà ce qui dilate le cœur, remplit l'âme d'une douce paix. Courir le monde à la recherche du bonheur est peine perdue ; croire que les grands du siècle voient tous leurs vœux comblés est la dernière des illusions.

On raconte qu'il existait naguère au fond de la Castille un vieillard, qui ayant lutté sans cesse contre le malheur, n'avait jamais perdu sa sérénité, ni jamais accusé le sort. Un de ses amis, grand admirateur d'un courage qui lui paraissait au-dessus de la nature humaine, lui demanda, un jour, s'il avait un secret pour être ainsi toujours satisfait.

— Oui, lui répondit le vieillard, et je vais vous l'enseigner. Le secret, d'ailleurs, est bien simple ; je fais un bon usage de mes yeux, voilà tout.

L'ami, aiguillonné par la curiosité, cherchait en vain le mot de cette énigme. Il pria le vieillard de la lui expliquer.

— Avec plaisir, dit celui-ci en souriant, écoutez-moi.

D'abord, dans quelque situation que je me trouve, je regarde le ciel : sa vue me rappelle que ma principale affaire ici-bas est de mériter une place là-haut.

Ensuite, je regarde la terre, et je songe à l'étroit espace qu'elle me réserve.

Enfin, je regarde le monde, et j'observe qu'il y a beaucoup de gens qui ont plus de raison que moi de s'estimer malheureux.

C'est ainsi que je n'oublie jamais ni où est le séjour des consolations et de la vraie félicité, ni la tombe qui dévore les soucis, ni l'absurdité que je commettrais en m'abandonnant à la tristesse et aux plaintes, tandis qu'une foule de mes semblables endurent des maux plus cruels que les miens.

"Gloire à Dieu au plus haut des cieus et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté", chantaient les anges. La paix, le bonheur, viennent d'En Haut, pour résider en soi. Ayez une âme forte, un esprit sain, un cœur chaud, une conscience nette, et, comme complément, un foyer domestique bien vivant et bien uni, quelques bons livres, que vous aurez soin de lire, vous serez, croyez-m'en un des hommes les plus heureux de la terre ; et si, plus tard, vous vous résignez à mourir, ce sera uniquement pour vous soumettre à l'inévitable.

ALPH. GAGNON.

# ... DESILLUSION ...

A mes petites amies Marie et Manon Guasco.



Mlle S. DE MARGUERON

“VOICI Noël, petit Noël. Il pleut de la joie, grand'mère,” gazouille une adorable brunette de sept ans, à la mine év.illée, aux yeux couleur de bluet frangés de longs cils recourbés et soyeux. Et elle folâtre, en pivotant sur elle-même, autour d'une vieille dame poudrée à frimas dont la silhouette se détache comme un Latour ou un Sargent contre les brocards éteints d'un vaste salon Louis XVI, leur cadre à toutes deux.

L'aïeule n'a-t-elle pas entendu la petite fille ? Un sourire détend sa figure grave cependant qu'elle reste active, disposant dans une potiche de Saxe placée près d'un beau marbre de Marie Antoinette à 15 ans, de grands chrysanthèmes blancs au cœur vert, échevelés et bizarres.

A ses doigts menus ses bagues ont des lueurs qui zigzaguent par la quasi-obscureté de cette après-dinée finissante et caressent de leurs feux follets les fleurs splendides, la statue évocatrice et charmeuse.

Du rêve, du souvenir, d'un luxe reposé la poésie et l'attendrissement flottent en ce home familial, antique et somptueux château de l'Angoumois, où, seule, l'enfant jette sa note d'exubérante jeunesse, chantant toujours :

“ Il pleut de la joie, grand'mère. Ah ! qu'il en pleut, qu'il en pleut ! ”

D'un geste gracieusement expressif, elle a saisi sa petite jupe de linon et semble y recueillir la pluie imaginaire qui la baigne et l'excite.

Cette fois, c'est trop évidemment. L'aïeule intervient :

— Cesse de tourner en cheval de ma-

nége, Thérèse ! Tu t'énerves et tu me fatigues.

Bah ! sous l'ordre impératif, il n'y a rien de sévère, le mot de la mignonne est si joli !... Si joli et presque liturgique : Au temps de Noël, l'Eglise ne chante-t-elle pas : “ Cieux, versez à la terre votre rosée ! ”

Puis, sur leurs âmes, passe une autre attente indicible et bénie : la petite maman de Thérèse, malade longtemps au loin, va revenir tout à l'heure, rétablie et valide. Le Sud-Express la leur ramène.

Du sentiment personnel qui les émeut et du tressaillement de l'humanité chrétienne acclamant un Sauveur, des effluves ravissantes se dégagent en effet : il pleut de la joie !

Emue, la bonne maman grappe encore quelques violettes à des portraits, selon le goût de l'absente, et se retournant vers l'enfant assagie, elle l'embrasse :

— Ma Thérèse aimée ! que je comprends ton bonheur ! Seulement, au lieu de tapager, assieds-toi. Nous causerons en personnes raisonnables jusqu'à ce que l'on attelle pour nous conduire à la gare au-devant de ta mère. Tu sais que, demain, on doit écrire en ton nom au petit Noël : que lui demanderons-nous ? — Es-tu complètement fixée sur ce que tu désires ?...

— Oui, oui. Je veux une voiture pour Charlotte ma poupée qui parle — et une selle d'âne avec des pompons rouges ainsi que cousin Paul en a une. Quand j'aurai ma selle à moi, tu comprends, Paul ne pourra plus monter Papillon tout seul et me dire ; “ toi, tu es une fille, reste dans la carriole, je suis le postillon. ” Je serai postillon aussi. Papillon m'appartient plus qu'à lui. C'est l'oncle Georges qui me l'a envoyé d'Algérie dans une caisse à piano. Tu te souviens, grand'mère, qu'il était ombrageux, mon Papillon en quittant sa boîte à trous et qu'il ruait ?...

— Il était à peu près mort de fatigue et de frayeur, le pauvre.

— Oui, mais nous l'avons bien soigné, et nous ne le battons pas... parce que nous l'aimons trop.

— Même si tu ne l'aimais pas, tu serais bonne pour lui, j'espère ? Il faut être doux aux bêtes. Reprenons : voiture et selle. — Tu n'espères rien d'autre ?

— Oh ! si...

— Tu voudrais ?

— Beaucoup de fusils, et de trompettes, et des tambours ! Et des poupées habillées en Bretonnes ou en Italiennes.

— Bnté ! Tout un bazar ! que ferais-tu de tant de jouets ?

— Ce serait pour les petits pauvres du catéchisme. Hier, à la Ste-Enfance, M. le curé nous a lu la lettre qu'il a expédiée au ciel, pendant sa messe — tu sais — en la confiant aux anges du Tabernacle. Il n'a demandé à Noël que du chocolat, des vêtements et des chaussures. Pas de fusils, pas de trompettes pour les garçons ; pas de poupées pour les filles. Alors, ma maman chérie et toi, écrivant au Jésus, vous allez le prier, n'est-ce pas, d'apporter, chez M. le curé, un tas de joujoux aux pauvres enfants !

Quelle logique serrée aboutissant à la Compatissance.

L'aïeule, touchée aux larmes, se garde toutefois de le laisser voir : il serait si fâcheux qu'une vanité compromise cette candeur et cette bonté d'instinct ! D'ailleurs, le cocher est sur son siège. On habille Thérèse. C'est l'heure du train.

\* \* \*

Depuis deux jours déjà, le revoir ineffable a eu lieu, et l'intense bonheur s'est harmonisé en habitude reprise. Thérèse jouit de sa chère maman et elle pense de plus en plus à Noël. Matin et soir, on peut l'entendre ajouter spontanément à sa prière cette oraison naïve : “ Bon Jésus, exaucez votre Thérèse qui sera contente qu'à la cure on ait beaucoup de joujoux à donner ! ”

Oh ! pourvu qu'ils soient, très jolis

les cadeaux que Noël déposera au presbytère ! Il en déposera : elle en est sûre ; elle en nourrit l'idée fixe.

Si ça durait elle en tomberait malade. D'autant que bien des choses la déroutent maintenant au château. Paisible et sûre autrefois, leur maison se remplit, à chaque instant, de rumeurs d'hommes qui y entrent et en sortent : des messagers d'Angoulême et de Poitiers, ou des portefaix du chemin de fer. Ils apportent de volumineux ballots... près desquels on ne lui permet jamais d'approcher.

De l'inexplicable et du mystérieux la frôlent certainement et l'enserrent.

Hier, par exemple, ses mères étaient sorties et elle jouait au jardin, du côté de la façade, après sa leçon de solfège. Tout à coup : drelin-drelin, un gros coup de cloche à la grille des communs. Elle s'y élance, ayant reconnu l'arrivant : le camionneur Paul qui chante au lutrin, et qui a deux petites jumelles de son âge. Très vilainement, Baptiste, — le jardinier ne lui a pas laissé tourner la pièce d'eau, il l'a forcée à rentrer par le parc avant même qu'on ait tiré le cordon... Elle aurait bien pu saluer Paul, et remonter par le perron d'honneur qu'elle avait descendu... Aussi, elle aurait su ce qu'il y a dans la caisse dont son vieil ami était chargé et sur laquelle on a marqué en lettres noires énormes : *Fragile*.

*Fragile*....

Allons, pourquoi s'ingénier ?... Cette caisse contient des robes. Des robes de chez Béchoff-David, de Paris.

Ce matin, il est vrai, une autre aventure : On terminait le déjeuner où sa maman n'assistait pas — Il est ennuyeux qu'elle soit toujours dehors à présent — Et voilà qu'au dessert, sa chère aïeule se laisse aussi déranger par le maître d'hôtel qui lui chuchote un secret.

Elle demande :

"Tu quittes la table, grand'mère?"

Et malgré sa gouvernante, elle file. Elle va pénétrer dans le hall du rez-de-chaussée, près des serres. Mais elle se heurte à Victor — le valet de pied — qui, gêné et grondeur, bifurque par le billard qu'il ferme à clef... Que pressait-il dans ses bras, Victor ?...

mal enveloppés... Débordant d'un sac ou d'un carton jaune ?... On eût cru des fusils !...

Et se remémorant, elle rit ici d'elle-même. Sa gouvernante n'a pas tort. A force de songer à Noël, aux garçons, aux filles et aux fusils, elle en rêve éveillée.—Rien de plus drôle.

A nouveau, elle égrène son rire cristallin, le laisse rebondir aux échos; puis, courant à sa Charlotte, la dodeline et l'habille : sa fille n'est-elle pas guérie *comme maman* ?

\* \* \*

Aujourd'hui enfin c'est le grand jour. Il commence mal. Dès son réveil Thérèse s'écornifle encore à une étrangeté douloureuse. Ses mères sont à la messe, et une partie des domestiques. Sa gouvernante s'habille. Or, elle a faim, son lait tarde. Il n'y a qu'à le réclamer à l'office. Elle s'y rend et passe devant la lingerie où sa bonne devise avec une ouvrière. Elle glisse sa tête entre les deux bavardes, et elle distingue parfaitement, sur la machine à coudre, un gentil bébé costumé en Napolitain ; il a des boucles d'oreilles, — des anneaux d'argent...

— Ah ! Mariette, pour qui ce poupard ? interroge-t-elle aguichée et câline.

— Où un poupard ? réplique brusquement la fille. Sur ma mécanique, il n'y a que des écheveaux de laine rouge et noire. Et hop ! Mademoiselle Thérèse, votre place n'est pas ici !...

Rabrouée d'un ton rauque flairant une tromperie qui l'indigne, la petite pleurerait si la cuisinière ne survenait fort à point, traînant à ses jupes les fillettes de Paul " qui ont à offrir à Mademoiselle Thérèse du gui et des roses de Noël pour sa crèche."

Ce tendre rayon sèche la rosée. Rieuse, Thérèse oublie.

Après, c'est l'instant de se mettre en route. On s'en ira à pied. La distance du château à la cure n'est que de 3 kilomètres et le temps est magnifique, la marche sera le bon sport de cette vigile sainte.

Tandis que ses mères déambulent de leur pas égal, Thérèse court, virevolte, prend de l'avance, revient sur ses pas, parcourt dix fois le trajet. Au sommet de la colline seulement elle s'arrête. C'est si beau cette campagne d'hiver ! Le vallon boisé que sur-

plombe le village qui commence et où apparaît, nimbée des brumes opalisées d'un clair soleil, une imposante église Romane, le vallon s'est paré d'un fin réseau en retenant, adhérentes, les neiges de la veille, avec quelques flocons massés en touffes, roses idéales suspendues aux ramures des branches défeuillées.

Thérèse exulte.

"Maman, crie-t-elle, venez vite ! Pour fêter le Jésus de la Crèche, les arbres et les champs ont mis leur voile de première communion !"

Fêter le Jésus de la Crèche : Tout y ramène l'innocente. Aussi quelle irradiation de son être grand, au presbytère, après la bénédiction de M. le curé, elle se trouve décidément introduite près des autres bébés, dans la chapelle des catéchismes sous la garde de *Notre-Dame de miséricorde* qui offre si royalement à tous son divin enfant.

Il est dommage que son entrée ait un peu effaré ses jeunes amis. Ils se tiennent à l'écart timides et gauches. Mais elle épand son frais sourire et elle apprivoise ces sauvagions, assez pour que la retenue se brise, que les babils s'aventurent et montent, montent, fument. Ils tourneraient au vacarme sans la sonnette de M. le vicaire imposant un solennel silence :

"Chut !... Ecoutez une communication du petit Noël. Aux enfants sages, le ciel a donné récompense, et les anges, descendus par la cheminée du presbytère, ont déposé au Prieuré qui communique avec l'église des choses miraculeuses.

A genoux donc ! Répétons attentivement un pater et un ave !"

Thérèse, joignant ses mains, prie du meilleur de son cœur et se sent transportée d'amour envers le bon Jésus qui a entendu le cri de sa pitié, qui va verser du bonheur à tous ceux-ci que l'on appelle si fréquemment des *malheureux*.

La prière terminée, on entonne en chœur le gai cantique :

"Chantez hautbois, résonnez musettes," et deux par deux, on gagne le prieuré.

Là une incroyable extase :

Touchant les hautes voûtes ogivales de l'oratoire des Cisterciens qui créèrent

le pays, un sapin gigantesque dresse sa tête verdoyante. A ses rameaux en éventails festonnent superbement des lampions et des bougies ; des trompettes y brillent ; des fusils y pointent leurs canons ; des tambours s'y balancent, des poupées y sourient ou s'étonnent. Cela dans un enchevêtrement de chauds lainages, de capuches et de bérets, de robes et de liliputiens souliers suspendus à des rubans et des astragales de verre ou de perles d'or. C'est féérique et c'est exquis pour tous. Pour Thérèse c'est divin : c'est l'exaucement qui sanctionne ses confiances et sa Foi. Ah ! elle n'est plus sur terre, elle évolue en Paradis.

Afin qu'elle redescende au réel, sa mère, légèrement inquiète du feu qui brûle au fond de son regard, l'emploie aussitôt à détacher les objets de l'arbre. Tous portent un nom. Elle n'aura qu'à les passer aux destinataires. Qu'elle tremble donc en s'acquittant de cette délicate mission sous les battements précipités de tant de petits cœurs !...

Et le défilé est long ! Quarante-trois bébés ont à recevoir ainsi, tour à tour, des jouets, des vêtements, des bonbons, sans compter la piécette destinée à leurs parents.

Thérèse qui ne songe guère à elle, n'a pas été oubliée. A une minute choisie, M. le curé lui a fait découvrir sous un coin de la draperie bleue qui dissimule les racines de l'arbre : une automobile de poupée et une selle d'âne coquette, fanfreluchée, inouïe ? Sa félicité frise le délire.

Mais, peu à peu, la fête languit ; les bambins s'esquivent. Thérèse reçoit de doux baisers et de chers adieux. Soudain, elle observe qu'une petite, venue avec un papa chercher son cadet, n'a presque rien reçu. On trouverait peut être encore quelque bibelot à l'arbre !...

Et le désirant, elle grimpe sur une table, scrute les moindres branches... Ah ! la-bas, un coffret ! Prompte, elle étend le bras. Ouf ! elle s'arrête. Son visage se crispe, ses yeux se dilatent sous une stupeur angoissante.

C'est que, derrière ce châle de laine, qu'involontairement sa main a dérangé, elle vient de reconnaître, comme enseveli dans sa nacelle de buis, le

poupard de leur lingerie : le Napolitain !...

A n'en pas douter, c'est lui !

Alors, par un trait de lumière cruelle, un soupçon la blesse... le merveilleux disparaît.

Et elle comprend. Ses sanglots éclatent, dans les bras de son aïeule éperdue :

"Grand'mère, pleure-t-elle, grand-mère, je voudrais croire encore que c'est le petit Jésus."

SUZANNE DE MARGUERON.

## DECEMBRE



Mlle de MONTIGNY  
(Margot)

Le ciel est gris comme l'humour d'un vieux garçon bourru, tandis que blancs et jolis tombent les premiers flocons de neige !

Depuis longtemps les arbres n'ont plus de feuilles, et sous les branches gla-

cées, se cachent encore quelques moineaux frileux... C'est bien l'hiver dans sa mélancolie, et, dans ma cervelle de femme pas sérieuse pourtant, se croisent et se mélangent des réflexions follement tristes ou tristement folles, qui semblent papillonner comme les premiers grains de neige....

Devant la route déjà poudrée de givre, les enfants battent leurs minognes menottes roses, car la perspective des plaisirs de l'hiver remplit leur cœur d'un immense bonheur.... Mais le vieillard, lui, tristement constate qu'à la fin de la vie, le chemin est dangereux, et qu'un jour, pauvre vieux, il glissera dans la tombe, pour ne plus jamais se relever....

Tombez, tombez, petits grains de neige blancs et jolis comme des plumes de colombe....

Ici-bas, vous n'aurez pas tous le même sort, et si beaucoup sont appelés à longer les belles allées qui mènent à de grands châteaux, d'autres devront s'arrêter devant la porte basse de la chaumière et faire frisson-

ner les pauvres malheureux qu'elle abrite....

Et pareils à des fleurs qu'un souffle d'oiseau effeuille, vous n'avez qu'un jour de vie, pauvres flocons de neige si jolis et si blancs....

Mais en dépit de votre destinée ou la longueur de votre existence, tombez gaiement, tombez toujours, jusqu'à ce que le sourire d'Avril ait refléuri les branches ; tombez encore, jusqu'à ce que le glas de l'hiver vous anéantisse tous, dans un même rayon de soleil....

MARGOT.

La région de Bethléem est la seule qui en Terre Sainte sourie, comme l'enfance dans la vie du Christ.

ETIENNE LAMI.

## La Noël de Carmen Sylva

Mon véritable Noël, à moi, m'est préparé à présent au delà des étoiles.

Je l'attends avec joie et confiance ; pour l'attendre, je suis comme un enfant dans l'obscurité au seuil d'une porte fermée, mais d'une porte qui s'ouvrira bientôt pour lui donner accès dans la belle lumière. Mon Noël sera certainement plus beau que ne peut l'être aucun Noël terrestre. Dieu soit loué ! ma foi n'a connu aucune heure de doute, elle a été vraiment ferme comme le roc ! J'ai souvent dit : "Le seul être dont je ne redoute jamais rien, c'est le bon Dieu, car il me comprend toujours, lui qui m'a fait telle que je suis et qui a décrété que mon destin fût ce qu'il est !"

J'aurais pourtant voulu, avant de partir, écrire une fois ma véritable existence, avec la plus effrayante sincérité. On a tant écrit sur ma vie extérieure et on sait si peu sur ma vie intime ! Mais qui peut raconter sa vie d'une façon qui semble exacte à tous ? On n'apparaît pas la même à tel homme et à son voisin.

Je suis autre pour ma femme de chambre que pour mon amie, pour mes petits chats que pour ceux qui lisent mes livres, autre pour les Roumains que pour les Américains. Si j'avais eu le temps de l'écrire, cette biographie, j'aurais surtout parlé de mon enfance, car les petits traits caractéristiques de nos débuts sur terre

expliquent toujours toute la vie ultérieure, et j'estime qu'on ne change jamais. En tout cas, je me fais l'effet d'être encore aujourd'hui la même que lorsque j'avais trois ans. Je trouve que je ressens encore tout, que je pense encore exactement de même que dans ma plus tendre enfance, et que mon être intime n'a été modifié en rien par les expériences de la vie; ces expériences-là n'exercent que très peu d'action sur l'âme profonde. Ainsi je suis encore, tout au fond de moi-même, la mystique petite fille qui, vers sa sixième année, à l'époque de l'avent, s'assit une nuit sur son berceau et réveilla toute la maison en priant à haute voix: "Comment dois-je t'accueillir, comment te rencontrer?" Je suis encore exactement aussi pieuse, aussi pénétrée de la crainte du Seigneur et illuminée des douces espérances éternelles que dans les premières années de mon enfance, alors que ma mère m'enseignait que la plus belle veillée de Noël est la veillée de la mort et notre plus magnifique récompense!

J'aspire maintenant à cette seule et véritable veillée de Noël. que rien ne viendra plus troubler; vers cette veillée suprême je concentre tout mon espoir, et je me réjouis mélancoliquement d'une si ineffable attente.

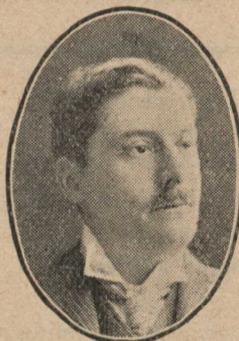
CARMEN SYLVA.

### Bonbons de Fêtes.

*Taffy.*—On peut faire de fort jolies choses au moyen du taffy, mais il faut que ce soit fait rapidement, car le sirop se durcira bientôt.

*Caramels aux fraises.*—Mêlez bien quatre bols à café de sucre granulé, trois cuillerées à soupe de glucose, et un bol à café d'eau bouillante. Quand tout sera bien mêlé, faites bouillir, en remuant de temps en temps, jusqu'à ce que ce soit cuit à point. Lorsque le caramel durcira dans l'eau froide, ajoutez un bol à café de crème, et un morceau de beurre de la grosseur d'un œuf. Laissez bouillir encore, en remuant tout le temps. Enlevez du feu; ajoutez quelques gouttes d'un liquide colorant rouge, avec un peu d'essence de fraises, et versez comme plus haut pour refroidir.

## Pensees de Decembre



M. FRED. GÉLINAS

pas un merveilleux tapis aux teintes innombrables, aux somptueuses couleurs, la neige, la neige éclatante et pure, couvre la nature entière comme d'un blanc suaire. On dirait que les êtres eux-mêmes se sentent imprégnés d'une infinie tristesse. L'Eglise, qui est une mère prévoyante, a choisi cette saison de l'année pour rappeler nos cœurs et nos esprits au culte des morts. Novembre est le mois des disparus, de ceux que le grand au-delà vient prendre pour ne plus les rendre jamais, jamais. Il fait bon songer que la vie elle-même, image prolongée des saisons, n'est qu'une transition de la naissance à la mort, du berceau à la tombe. D'une visite au cimetière naissent une morale éloquent, un enseignement profond. On aime à méditer sur cette parole si belle de saint François de Sales: "Dieu dépouille les arbres de leur honneur pour nous faire la leçon de la mort."

\* \* \*

Comme pour nous consoler et nous donner de la joie au milieu de notre tristesse, Noël va carillonner bientôt dans l'air pur des soirs la venue chez les hommes de l'Enfant-Dieu. De toutes les fêtes auxquelles la liturgie chrétienne nous convie, celle-là est la plus touchante assurément dans sa naïve simplicité. C'est la fête des tout petits, des innocents, des humbles, des cœurs chastes. Ce spectacle, simple dans sa beauté, d'un enfant dans une crèche, que réchauffe l'haléine tiède des bœufs aux grands yeux doux; l'étoile qui brille au ciel de cette nuit d'Orient; la silhouette

grave des rois Mages; voilà le plus beau poème d'humilité et de douceur qui ait jamais été écrit dans aucune langue. Si donc, d'une part, l'automne et l'hiver, à la chute des feuilles, nous font la leçon de la mort; d'autre part, à leur déclin, dans la pauvre étable de Bethléem, ils nous font la leçon de la vie, de la vie qui doit être simple, humble et pure,

FRED. GÉLINAS.

Nous avons appris avec plaisir que M. Ed. Archambault, le jeune et populaire marchand de pianos, 1686 rue Ste-Catherine, a ajouté à l'assortiment de son magasin, les pianos Lafargue de New-York. Il sera le seul représentant au Canada de cette fameuse manufacture, en remplacement de M. Rivest qui s'est retiré du commerce des pianos. M. Archambault peut maintenant rivaliser avec ce qu'il y a de plus artistique en fait d'instruments de musique, à Montréal ou dans le Dominion, et nous engageons les amateurs de belles choses d'aller faire une visite à son établissement, où ils seront accueillis d'ailleurs, avec la plus parfaite courtoisie et la plus exquise urbanité. M. Archambault, devant qui s'ouvre un avenir prospère, est encore un éditeur de première classe. Rien de plus à propos, pour cadeaux de fêtes, qu'une "Valse", une "Marche", ou une "Méditation" choisies parmi la musique éditée par la maison Archambault.

Un chapeau au salon de modes Mille-Fleurs, serait une fort jolie étrenne.

## PUNDE & BOEHM

Coiffeurs, Perruquiers et Parfumeurs

2365 STE-CATHERINE Ouest  
Pres de la rue Peel MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, *hampoo*, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.

Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers

JEAN DESHAYES, Graphologue

13 rue Notre-Dame, Hochelaga,  
MONTREAL

# ☀ PAGE DES ENFANTS ☀

## A l'Occasion de la Nouvelle Année



TANTE NINETTE

Nous entrerons bientôt dans une nouvelle année, chers petits enfants.

Que nous apportera l'an 1905? C'est le secret de Dieu, et plus vous avancerez dans

la vie, plus vous serez reconnaissants au Créateur de la faveur qu'il nous a faite en nous laissant ignorer les événements futurs.

Pour le moment, l'année nouvelle s'ouvre pour vous joyeuse et pleine d'espérances : jouissez pleinement de ses promesses.

De tous les souhaits que je suis heureuse de faire pour vous, il en est un que je désire plus ardemment que les autres et que je vous voudrais vous voir conserver toujours : c'est la gaieté, source de la santé physique et du bien-être moral. Tant que vous aurez cette richesse, vous serez mieux partagés que les plus fortunés de ce monde, car vous aurez le secret d'être heureux vous-mêmes et de procurer le bonheur à ceux qui vous entourent.

Du fond de sa crèche, l'Enfant Jésus nous enseigne de bien belles leçons, il en est une dont on vous a parlé bien des fois, j'en suis sûre, mais qui, pourtant, ne perd rien à être répétée : la charité envers les pauvres. Quoique cette vertu soit toujours de saison, elle est d'une urgence plus grande à cette époque-ci, où les déshérités des biens de ce monde sentent plus vivement les privations qu'il leur faut s'imposer pour eux et leurs enfants. Ces petits ont votre âge et comme vous aussi, ils aiment les jouets et les friandises. Ils soupirent avec autant de force que vous après les fêtes de Noël et du premier de l'an.

Vous pouvez, dans la mesure de vos

moyens, contribuer à les rendre heureux, chers neveux et nièces, et à cette fin, prenez tous ces jouets des années précédentes, dont vous ne savez que faire, et distribuez les aux pauvres petits que le sort a le moins bien favorisés que vous.

Vous serez la cause d'une grande joie, et, vous attirerez sur vos jeunes têtes les bénédictions du Jésus des Enfants, pour qui même un verre d'eau donné en son nom ne restera pas sans récompense.

TANTE NINETTE.

## L'arbre de Noël des Oiseaux

### LÉGENDE FINLANDAISE.

Je veux vous dire une légende  
Dont mon jeune âge fut bercé :  
C'est une fleur de la Finlande,  
Une rose du temps passé...

Une nuit de Noël, — je parle de longtemps, bien longtemps, — le petit Jésus, selon sa coutume, descendit du ciel sur la terre, suivi d'une innombrable phalange de séraphins et de mignons chérubins qui portaient les belles surprises destinées aux petits enfants sages.

Lorsqu'ils eurent réparti, suivant les ordres de leur divin Maître, les jolis jouets et les sacs de bonbons, les Anges, prenant leur essor de la cime des cheminées, remontaient un à un vers le Ciel, sillonnant l'espace d'un éblouissant trait de lumière.

Si bien que, lorsque fut terminée la distribution des cadeaux de Noël, le petit Jésus se trouva seul, tout seul sur la terre.

Il faisait noir, bien noir.

On n'entendait plus l'Alleluia des cloches, ni les rumeurs joyeuses de la fête chrétienne.

Tout dormait sur la terre, que la neige, tombant à gros flocons, recouvrait comme un immense drap de mort.

Le petit Jésus eut le cœur serré.

Il voulut, lui aussi, regagner la céleste demeure...

Mais il erra longtemps, s'égara dans les ténèbres de la nuit, et les lueurs pâles de l'aurore le trouvèrent endormi dans un berceau de neige, — son divin petit corps bleui par le froid, — non loin d'une grande chaumière dont la porte était obstinément demeurée close à sa douce et frémissante voix.

Il avait bien crié son gentil petit nom, le pauvre petit Jésus ! Mais dans ce temps-là, la lumière du christianisme n'avait pas encore éclairé ces lointaines régions, et les paysans finlandais étaient encore d'affreux païens au cœur barbare.

Or il arriva qu'une grande volée de petits oiseaux vint à passer par là.

Affamés par le froid, ils chantaient d'une voix triste, cherchant, mais en vain, un brin de nourriture.

Voulez-vous savoir ce qu'ils disaient ? Ecoutez le chant des petits oiseaux.

Nous ne demandons rien aux hommes  
Chantant toujours, contents de peu,  
Gais et libres c'est nous qui sommes  
Les petits oiseaux du Bon Dieu.

L'hiver est la saison bien rude,  
Car elle ravit le ciel bleu,  
Les bois, les fleurs et la verdure  
Aux petits oiseaux du Bon Dieu.

Dans ce grand deuil de la nature,  
Quand la neige pleure en tout lieu,  
Qui donc donnera la pâture  
Aux petits oiseaux du Bon Dieu.

Mais en gazouillant tristement, tout à coup les petits oiseaux aperçurent le petit Jésus qui dormait et grelottait dans sa crèche de neige.

Alors, pour le réchauffer, oubliant leurs propres maux, ils se mirent tous bien serrés, sur son pauvre petit corps, lui formant ainsi une chaude et gentille couverture.

Puis, lorsque l'Enfant divin rouvrit ses beaux yeux, les petits oiseaux jetèrent mille cris de joie, doux comme un mélodieux cantique.

Alors Jésus se leva, et ils se mirent tous, comme une auréole ailée autour du petit Noël qui leur souriait en les bénissant.

— Je vois que vous mourez de faim,

# ☼ PAGE DES ENFANTS ☼

leur dit-il de sa voix la plus tendre. Eh bien ! ce sera fête aussi pour vous aujourd'hui ; petits oiseaux qui avez été meilleurs que les hommes pour le Fils de Dieu ! Et jusques à la fin des siècles il en sera de même pour vous, chaque jour de Noël.

Jésus dit, et de la place même où son divin petit corps avait reposé, germa rapidement un grand arbre chargé de fruits, de graines et de tout ce qui fait plaisir aux petits oiseaux.

Leurs cris de joie redoublèrent à cette vue, et gaiement, aussitôt, ils se mirent à picorer sur les branches miraculeuses, tandis que le bon Jésus s'en retournait dans le ciel.

P. DE LUSSAN.

## Réponses à Jeux d'Esprit

### Métagramme.

Mon *premier* a besoin d'avoir solide poigne.

*Deux* c'est ce qu'on demande à l'homme qui témoigne.

De *trois* avec horreur d'ordinaire on s'éloigne.

Rép. Sergent.

Serment.

Serpent.

Ont bien répondu :

ÉCOLE GARNEAU, OTTAWA :

Rhéal Leblanc, Laure Peachy, Roger Dorval, Yvonne Landreville, Rosario Barrette, Marie-Jeanne Scantland, Armand Laverdure, Eric Roy, Edward Faulkner, Arthur St-Georges, Alfred Moreau, Charles Peachy, Léon Mackay, Philippe Bélanger, Abdon Côté, Christophe Charron, Ubalde Séguin, Emile Désislets, Amanda St. Georges, Alice Dumais, Maria Mathieu, Donat Landreville, Laurenza Delorme, Laurenza Lajoie, Juliette Pelletier, Dora Joinette, Wilfrid Foisy, Cécile Dubé.

### Histoire du Canada.

Quel gouverneur caractérisa la première époque héroïque de notre histoire ?

Rép. Lord Elgin.

Ont répondu : Josette St-Charles, Armanda N. Andrée G. Raoul Des-Côteaux, Aimé et Lucien D., Montréal.

Les noms suivants sont arrivés trop tard pour être inscrits parmi ceux qui ont donné de bonnes réponses aux Jeux d'esprit, dans le dernier numéro : Lauréat Baril et Alexina Auger, Académie Ste-Marie, Montréal, et aussi toute l'École Garneau d'Ottawa.

## Une Causerie Sérieuse.

Il faut aborder quelquefois des sujets pratiques pour tenir nos lectrices au courant des progrès matériels qui se réalisent dans la société moderne en vue d'assurer le confortable et le bien-être des familles.

Le rôle de la femme est des plus importants dans la conduite générale de la maison, et, c'est d'elle le plus souvent que dépend l'avenir de ceux qui lui sont chers. Une des qualités qui distinguent les bonnes mères de famille, c'est la prévoyance en toutes choses et particulièrement en ce qui touche à la question financière ou le budget de sa maison. Avec des revenus particuliers ou avec le salaire d'un mari très régulier, il est facile d'assurer le bonheur présent de la famille, de pourvoir à toutes les dépenses et de maintenir les enfants dans les conditions mondaines qui conviennent à la situation des parents.

Mais l'important, disons-le franchement, le difficile, est de savoir envisager l'avenir et c'est là qu'une mère de famille d'un esprit supérieur, révèle toutes ses qualités. Il faut savoir épargner lentement, c'est-à-dire prélever une partie de l'argent que l'on a à sa disposition aujourd'hui et le mettre sagement de côté pour acheter les choses dont on aura besoin dans deux, trois, quatre et cinq ans. La femme prévoyante ne doit pas compter sur le hasard ou sur son mari pour lui apporter ce qu'elle voudra offrir

par exemple à sa fille aînée à l'occasion de son mariage, ou pour renouveler l'ameublement de sa maison, ou pour acheter la parure qui convient à elle-même ou à ses enfants. Elle doit, chaque semaine, mettre une ou plusieurs piastres de côté, suivant ses moyens, pour les retrouver au moment précis, dans deux ou trois ans, quand elle en aura besoin.

Nous lui conseillerons même de placer cet argent ainsi accumulé, dans une bonne société où elle n'aura pas la tentation d'aller le chercher pour le dépenser, quelquefois futilement, et où on lui donnera un intérêt des plus raisonnables sur ses dépôts.

Sans vouloir intervenir dans ces questions financières féminines, autrement que pour donner un avis que nous croyons sage, nous conseillerons aux femmes soucieuses d'appliquer les règles de la prévoyance, de placer leur épargne chaque semaine dans une société qui a fait ses preuves et qui a une bonne réputation d'honnêteté et de régularité.

La Société de Crédit Hebdomadaire, Limitée, 107 rue Saint-Jacques, à Montréal, offre des avantages réels à tous les dépositaires qui lui confient leurs économies de la semaine. Elle est bien dirigée et ses affaires sont conduites avec prudence et loyauté. Les femmes qui s'adressent à la direction ou aux agents, sont assurées de recevoir bon accueil et surtout d'obtenir toutes les informations qui peuvent leur être utiles.

Soyez prévoyantes, mesdames, c'est de vous que dépend le bien-être de vos familles et mettez en pratique les deux grandes vertus sociales : l'ordre et l'économie.

Le marquis de Bièvre regardait deux marmitons qui se battaient. Quelqu'un lui demande ce que c'est que ce bruit qu'on entend.

— Ce n'est rien, dit-il, c'est une batterie de cuisine.

## • Par le Droit Chemin •

HENRI ARDEL

### IV

#### Suite

—Marraine, dès hier, je voulais vous parler de mes fiançailles, toutes récentes, mais vous étiez trop occupée... Je vous aurais alors raconté comment, il y a quelques jours à peine, M. Soraize m'a parlé... C'est moi qui ai demandé à père de me laisser vous annoncer moi-même un projet de mariage qui me rendait très heureuse.

—Parce que tu savais bien, et ta famille aussi, que je le désapprouverais complètement et m'y opposerais de toutes mes forces... Pour conclure, ma chère, retiens ceci...

Elle s'interrompit encore, cherchant à retrouver le souffle qui lui manquait, tant la colère la bouleversait.

—Ecoute-moi bien, Simone... Tu me connais; tu sais que je ne change pas d'avis à tous les vents... Je n'ai pas d'autorité sur toi; je ne puis donc d'interdire d'épouser cet écrivain sans le sou si ton père a la faiblesse de donner son consentement... Mais si tu négliges ainsi ma désapprobation formelle, je te préviens, une dernière fois, que ni aujourd'hui, ni dans l'avenir, tu n'auras rien à t'attendre de moi!... Au contraire, si tu consens au mariage que je désire, je te considérerai dès aujourd'hui comme ma fille et mon testament te le prouvera dans la suite... C'est bien clair.

Simone eut un faible geste d'épaules. Son jeune visage, altéré par l'émotion, semblait mûri de quelques années, tant l'expression en était grave:

—Me croyez-vous donc assez vile, marraine, pour faire de mon mariage une affaire d'intérêt?... Sans doute, M. Saran a toutes les qualités, tous les mérites que vous dites; mais, pour moi, c'est un étranger, rencontré alors que j'aime un homme que je considère comme mon fiancé et à qui, malgré tout mon désir de vous être agréable, je ne ferai pas l'injure de me reprendre parce qu'il est pauvre!

—Folie!... Billevesée que tout cela! C'est du roman tout pur et la vie n'est pas un roman... Que tu penses vraiment tout ce que tu viens de me déclarer, c'est de ton âge, ça t'amuse... Mais plus tard,—trop tard! peut-être...—tu comprendras que c'était pur enfantillage de te buter sur de pareilles idées!... Je n'insiste plus... Tu vas retourner chez toi; tu répèteras mot pour mot à ton père et à ta sœur ce que je t'ai dit et, dans huit jours, tu m'enverras ta réponse définitive, après avoir réfléchi et causé avec eux... J'attendrai, moi, cette réponse, pour ôter toute espérance à ma vieille amie et à son fils... Tu peux maintenant te retirer... Je te retrouverai au déjeuner, dans une demi-heure.

—Bien, marraine, dit Simone avec effort. Puisque vous le souhaitez, je vous écrirai dans huit jours...

—Mais tu penses que ta réponse sera la même qu'aujourd'hui? fit Mme Dalbigny avec emportement.

—Heureusement pour moi, oui, marraine.

—A ton aise, ma fille. Mais je te jure que tu le regretteras!

Simone ne répondit pas un mot et sortit. Elle était brisée comme jamais peut-être elle ne l'avait été de sa vie. Pourtant il n'y avait pas une larme au fond de ses yeux étincelants; et tout son cœur s'élançait avec une tendresse passionnée vers le père, la sœur aînée qui avait si généreusement accueilli son rêve. Désormais, elle ne pourra traverser d'heure plus pénible que celle qu'elle venait de connaître... Elle le sentait bien... C'était pour l'amour de celui à qui elle avait donné sa vie, qu'elle venait de souffrir ainsi; et elle en éprouvait une sorte d'amère douceur...

Jean la trouva dans le jardin où elle marchait d'un pas machinal, toute pâle encore, la même fièvre dans les yeux, ses traits gardant leur étrange expression de sévérité... Il s'exclama, saisi:

—Simone, qu'est-ce que tu as?

Elle eut un sourire amer qui crispa ses lèvres.

—J'ai causé avec marraine.

—Et ça n'a pas marché comme tu voulais, ma pauvre petite chérie!

Il y avait tant d'affection dans l'accent du jeune garçon que, soudain, les yeux de Simone s'embrumèrent de larmes, dans une détente brusque de ses nerfs. Jean s'en aperçut et il passa la main sous le bras de sa sœur.

—Simone chérie, ne te fais pas de chagrin, va! Vous vous en tirerez bien sans elle, René et toi. Il a beaucoup de talent et il va gagner vite assez d'argent pour que vous puissiez entrer en ménage!...

Il parlait avec tant de conviction que Simone sentit sa détresse moins amère... Mais de toute son âme douloureuse, elle souhaitait la présence d'Anne. Elle eût voulu se blottir dans ses bras, sangloter contre sa poitrine, entendre ses paroles fortifiantes, pleines de tendresse... Ce viatique, il le lui fallait attendre quelques heures encore.

Le déjeuner fut pénible; Mme Dalbigny, très rouge, les sourcils froncés, mangeait sans un mot. Simone faisait semblant de goûter aux plats qui lui étaient présentés; et Jean, après quelques essais courtois pour entamer une conversation, se tut devant le mutisme de Mme Dalbigny et dévora l'excellente cuisine du "cordon bleu" amiénois...

Jusqu'à l'instant du départ, la vieille dame ne fit plus même allusion au dissentiment qui s'était élevé entre elle et sa filleule. D'ailleurs, le déjeuner à peine achevé, la visite de Mme Saran avait été annoncée et Simone, tout juste, avait eu le temps de s'échapper, après avoir reçu, pourtant, un chaleureux bonjour de la bonne dame que sa fuite paraissait désorienter fort.

La conférence entre Mme Dalbigny et son amie

était à peine achevée quand Simone et son frère apparurent pour prendre congé. Avec une politesse glacée, Simone commença quelques paroles de remerciement. Peut-être, si sa marraine avait trouvé un mot à lui répondre, elle aurait eu un élan qui les eût rapprochés. Mais Mme Dalbigny paraissait être sortie plus farouche encore de sa conversation avec Mme Saran. A peine, elle effleura le front que Simone lui tendait correctement; et la voix dure, elle dit seulement à la jeune fille:

—J'attendrai ta décision d'aujourd'hui en huit.

## V

—Une dépêche pour Mlle Anne, annonça discrètement l'ordonnance, entrant dans le salon où Simone accueillait René Soraize qui arrivait pour le dîner.

—C'est bien. Mlle Anne n'est pas encore rentrée. Posez la dépêche là, sur la table, fit Simone un peu impatiente.

Depuis vingt minutes que René était là, elle n'avait pu encore "l'avoir à elle toute seule," comme elle disait. Le colonel était resté un moment à causer; et maintenant qu'il venait de passer dans sa chambre, c'était l'ordonnance qui les dérangeait. Or, Simone était jalouse des instants qui lui étaient donnés par son fiancé, car ses instants étaient toujours comptés. En effet, la vie de Paris, occupée, plus même qu'occupée, de René Soraize, l'avait repris; et dans son impérieux désir d'arriver aussi vite que possible à se créer son foyer, il avait, en plus de ses travaux habituels, accepté un poste de secrétaire dans une importante revue littéraire. De telle sorte que ses heures de liberté étaient bien rares.

—Vous vous tuerez!... C'est insensé de travailler comme cela! répétait Simone, consternée de voir son incessant labeur.

Mais lui riait, fort de son énergie d'homme de volonté devant la lutte; et baisant les mains de sa petite fiancée, il disait:

—Mais non, mais non, chérie... Ne vous tourmentez pas. Je suis capable d'en faire bien d'autres. D'ailleurs, en ce moment, avec l'espoir que vous m'avez donné, il me semble que je soulèverais des montagnes.

Et elle, heureuse, tranquilisée par son assurance, riait aussi, en murmurant:

—N'essayez pas, René, surtout!... Et si je peux vous aider, dites-le moi.

Ce n'était pas seulement en paroles qu'elle s'appretait à aider son fiancé, et plus tard son mari. Comme elle était une femme courageuse et résolue, dès son retour à Paris, elle avait demandé à sa sœur de lui faire travailler le dessin assez sérieusement pour qu'elle devint capable elle aussi, dans la suite, de faire des illustrations. Ainsi, elle apporterait sa part dans les modestes revenus de leur ménage.

A la suite de son pénible voyage à Amiens, elle avait scrupuleusement raconté à Anne toute sa conversation avec Mme Dalbigny. Et Anne, comme elle-

même, comme le colonel, n'avait pas même, une seconde, mis en question la possibilité de satisfaire à l'égoïste volonté de Mme Dalbigny. Son opposition, tous l'avaient d'ailleurs prévue, dès la première heure; mais, comme ils la tenaient pour mauvaise, ni le colonel, ni Anne ne s'y étaient arrêtés, ayant jugé René Soraize digne de la confiance que lui avait accordée Simone. Comme Mme Dalbigny l'avait voulu, dans la semaine après son retour, le jeune fille lui avait écrit une lettre où elle avait mis tout son cœur, disant et son désir d'obtenir l'approbation de sa marraine et son regret de lui avoir causé une déception, mais aussi sa résolution de devenir la femme de René Soraize. Elle n'avait pas reçu de réponse. Et depuis lors, près de deux mois avaient passé...

—Ma petite fiancée chérie, je vous prive peut-être d'une fortune! avait murmuré René, quand elle lui avait, confiante, raconté la scène avec sa marraine. Si j'avais été moins égoïste...

—Si vous m'aviez moins aimée, avait-elle corrigé doucement, avec un regard de joie.

—Si je vous avais moins... adorée, petite Simone, c'est vrai, je n'aurais pas parlé au bois de Cise et vous auriez pu épouser le jeune et riche avoué...

—Et vous vous seriez bien consolé, n'est-ce pas, de n'avoir pu avoir, pour femme, Simone de Broye!

—Jamais, vous m'entendez, *jamais* je ne me serais consolé de vous avoir perdue!... Ça aurait été, je le sais, le regret de toute ma vie!

—Alors tout est parfait ainsi! concluait-elle, joyeuse. Si seulement, vous ne vous fatiguiez pas autant!

(A suivre)

## Le Café

DE

## Mme Huot

Vous qui n'êtes pas satisfait du café que vous buvez, ou qui seriez enchantés d'en trouver un meilleur, si le vôtre est bon, **essayez donc le Café de Madame Huot**, vous serez agréablement surpris.



**IL EST DELICIEUX !**

En vente par tous les bons Epiciers.  
En Canistres, 1 lb. 40c, 2 lbs, 75c.

EN GROS CHEZ

**E. D. Marceau,** 281-285 rue St-Paul  
MONTREAL.

## La Société D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

Incorporée par acte de la Législature de  
Québec, le 26 mars 1902.

A été créée dans le but de fournir au public en général le moyen d'administrer ses biens avec expérience, économie et sécurité.

Le nombre de personnes qui ne peuvent s'occuper de leurs propres affaires est innombrable. Les femmes, les enfants mineurs, les personnes malades, celles qui voyagent pour leur plaisir, pour leur santé, ou pour leur commerce sont ou incapables de s'en occuper ou obligées de les négliger.

C'est donc pour répondre à un besoin que LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE a été organisée.

Elle se charge d'administrer les successions et les fidéi-commis et en général tous les biens qui lui sont confiés. Elle gère les propriétés, s'occupe des locations, collecte les loyers, voit aux assurances, au paiement des taxes; aux réparations si nécessaires. Elle s'occupe de la vente et de l'achat des propriétés. Elle s'occupe de replacer les fonds disponibles de la manière la plus sûre et la plus avantageuse. Elle fait, en un mot, toutes les opérations qui doivent assurer à ses clients avec des revenus réguliers, la conservation et l'augmentation de leur fortune.

Comme exécuteur testamentaire et fidéi-commissaire LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE est en position de rendre les plus grands services.

En dehors de ses fonctions spéciales, LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE, agit aussi comme agent financier pour prêts sur hypothèques, sur nantissement de valeurs de Bourse, pour l'émission, l'achat et la vente de débetures municipales, scolaires ou industrielles, la collection des coupons et dividendes, pour prêts aux fabriques d'église, aux corporations religieuses, etc.

Elle se charge de réclamations à l'étranger et des remises de fonds.

### AVIS AUX PERSONNES RÉSIDANT A L'ÉTRANGER

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE fournit aux personnes résidant à l'étranger et qui désirent s'intéresser aux entreprises canadiennes, le moyen de le faire avec la plus grande sécurité possible.

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE se met à la disposition du public pour lui fournir tous les renseignements sur les valeurs canadiennes, fonds d'Etat canadiens, actions, obligations et débetures

de chemins de fer, avec ou sans garantie du Gouvernement, débetures municipales, actions de Banques, actions et débetures de sociétés d'éclairage, de tramways et de pouvoirs électriques; actions et débetures de société industrielles, aciéries, moulins, mines, etc.

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE se charge de l'achat et de la vente des valeurs. Elle collecte les dividendes, les coupons et se charge de leur transmission. Elle met ses coffres-forts à la disposition de ses clients et se charge de la garde des titres, valeurs, etc.

Organisation de sociétés industrielles. Tous les renseignements sont fournis gratuitement.

#### BUREAU DE DIRÉCTION :

DOCTEUR E. PERSILLIER LACHAPELLE, administrateur du Crédit foncier Franco-Canadien, commissaire censeur de la Banque Provinciale, Montréal. — — — — — PRESIDENT.

RODOLPHE FORGET, vice-président de la Montreal Light Heat and Power Company, Montréal, VICE-PRESIDENT.

HONORABLE J. A. OUMET, juge à la cour du Banc du Roi, vice-président du Crédit foncier Franco-canadien, administrateur de la Banque d'Épargne, Montréal.

HONORABLE CHAS. C. DE LORIMIER, juge à la cour Supérieure, Montréal.

HONORABLE DAMIEN ROLLAND, conseiller législatif, directeur de la Banque d'Hochelaga, Montréal.

J. O. GRAVEL, commissaire censeur du Crédit foncier Franco-Canadien, Montréal.

ALBERT E. DE LORIMIER, avocat C.R., Montréal.

JOSEPH ROBILLARD, négociant, Montréal.

MARTIAL CHEVALIER, directeur-général du Crédit foncier Franco-canadien, Montréal.

C. A. GIROUX, gérant de la Banque d'Hochelaga, Montréal.

Directeur-Gérant : MARTIAL CHEVALIER

Secrétaire : J. THÉO. LECLERC

Pour tous renseignements, s'adresser aux bureaux de

### LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

30 RUE ST-JACQUES,

Bâtisse du Crédit Foncier F.-C. MONTREAL



Is Viennent !  
Is Regardent !  
Is Achetent !

La multitude de Dames qui se rendent à notre magasin enlèvent rapidement les admirables beautés qu'elles trouvent dans nos

## Fourrures !

Notre longue expérience dans le commerce des pelleteries et dans le choix des peaux, jointe au service compétent de nos ouvriers tailleurs et couturiers, permet la mise en vente de

### Chics Fourrures

toujours de qualité supérieure et de tous prix.

Nous manufacturons et marquons en chiffres distincts tout ce que nous vendons.

Absolument un seul prix !

Jamais deux prix !

**O. NORMANDIN, 274 Rue St-Laurent.**

Ouvert le jour jnsqu'à 7 heures p.m.—Samedi, 10 heures.